

CORRESPONDANCE

EMMANUEL ET SYLVIE OUDIETTE

Le livre que nous préparons n'est pas un livre de critique, car toute critique de poésie est d'une certaine façon tautologique et mimétique, supposant à priori *qu'il y a poésie* alors que le problème que rencontre un lecteur naïf est *qu'il ne saurait y avoir poésie si facilement*, puisqu'il s'agit d'une activité mystérieuse, hermétique, que rien ne semble étayer en dehors d'elle-même, et dont le caractère problématique finit par être tellement angoissant que le livre se trouve refermé avant même d'avoir été ouvert. C'est à ce lecteur piégé un instant par la poésie, le temps d'un éclair de déception, que nous nous adressons, pour prolonger l'éclair et si possible faire entendre aussi le tonnerre, à ce lecteur semblable au marin d'une expédition fameuse, qui, réveillé en pleine nuit par ses camarades qui lui montraient un poisson extraordinaire, s'écria déjà rendormi, d'un ton sentencieux « Un tel poisson n'existe pas », et de fait il n'avait jamais été encore répertorié par aucun savant du globe. L'œuvre critique ne s'adresse qu'à des gens qui ont déjà ouvert le livre, elle n'aide pas à l'ouvrir ceux qui ne le peuvent.

Pourtant notre livre s'adresse aussi au public habituel de la poésie — oh combien ! — étant entendu que tout lecteur, s'il quitte le mimétisme des attitudes culturelles, doit s'avouer, et même le poète qui a écrit le livre, que la poésie le dérouté comme au premier jour. René Char, en s'adressant à lui-même, ne constate-il pas : « Tu ne peux pas te relire mais tu peux signer ? » Ce livre voudrait aider tout lecteur de bonne volonté à lire et même à signer sa lecture d'un paraphe qui l'authentifie. Puisse ce travail aussi aider le poète à se relire en compagnie du lecteur naïf à qui s'adresse ce livre et qui entreprend de s'initier à la poésie à travers l'œuvre créatrice de tel ou tel.

Il semble en effet que le lecteur friand d'œuvres critiques sur la poésie, grand dévot de préface ou de commentaires, désire d'autant plus qu'on lui parle du livre qu'il a d'avantage *l'angoisse de l'entendre ne pas parler*, plongeur immédiatement dépassé, tous tympan crevés, dans l'aventure abyssale du monde du silence qu'est la poésie, et dont par avance Michel Deguy a décrit l'appel angoissé qu'il lance au critique, qui vient réintroduire le bruit du monde, avec l'accord du poète, dont un magnifique alexandrin nous dit qu' « il laisse sa momie parler sur son silence ». Il s'agit bien ici du silence que produit l'oreille sourde du lecteur, coquillage qui fige aussitôt la mer bruissante avant sa plongée. D'Hölderlin à tel poète contemporain, il est surtout question dans la démarche poétique de la recherche de l'essence de la poésie : nous voudrions plus simplement, et peut-être bien plus difficilement, nous mettre à la recherche de son existence.

Car tout problème esthétique est un problème existentiel. Nous n'en voulons pour témoignage que ce doute qui frappe l'existence même du réel, faille de jugement dans l'esprit du lecteur, lorsqu'un mot lui déplaît. Chaque lecteur cherche en effet à supprimer de la poésie tous les *mots* qui, affirme-t-il, ne sont pas beaux, pour radier magiquement du réel, du même coup, la chose qu'il a entrevue en lisant. Ce que le lecteur a ressenti face au mot imprononçable, tabou qui vient d'être violé, concerne toujours de fort près l'existence de ce lecteur, dans ce qu'elle a d'évanescence, d'insu et de pervers, tellement qu'elle ne peut être vue sans horrible souffrance.

Tout jugement esthétique porté d'emblée, sans travail, est un jugement existentiel que le lecteur porte sur sa propre vie, est un doute soudain sur la nécessité de son existence. L'éclair de déception qui le frappe, immédiatement retourné par ce magicien qu'est chaque lecteur contre la poésie, l'a en réalité touché lui, brusque révélation, inconsciente pourtant, de lui-même.

Et c'est dans cette inconscience que le lecteur trouve sa force contre l'auteur et peut se permettre n'importe quel jugement péremptoire sur n'importe quel vers en toute impunité. Déployant une logique qui s'opposerait à l'acte poétique, il ignore que le poète est le maître des équations de l'imagination, et que les pages couvertes de mots sont aussi difficiles à lire que les recherches et les équations d'un grand mathématicien.

Mais dans la poésie, les équations ne constituent que la structure. Car ce sont des équations hiéroglyphiques devant lesquelles le lecteur reste pantois avant de frapper.

Car il frappe, avec acharnement, il frappe d'irréalité la parole poétique, c'est-à-dire l'existence du poète, il nie l'énergie atomique du mot déjà en acte, il la révulse, puisqu'elle le révulse, au point que le poète vidé de ses viscères, c'est-à-dire de son intention, n'est plus que sa « momie parlant sur son silence », parfois momie royale ou impériale.

La crise de la poésie est là : dans la destruction par la calomnie proférante du lecteur, implicite ou explicite, du dire poétique lui-même. Le poète est alors semblable au dieu Thor, victime de la magie illusoire des Géants, magie faussaire et non créatrice, qui lui font croire qu'il est incapable de vider une coupe, lui le dieu de la force, alors qu'il a en fait abaissé en buvant le niveau de la mer. Les lecteurs trafiquent les comptes de la poésie.

Lire la poésie, c'est d'abord faire taire en soi le calomniateur, tordu de douleurs invisibles, et lui infliger, dans la vision de ses blessures symboliques, la souffrance de la guérison progressive à travers les cercles de l'enfer jusqu'aux chakras du paradis. Lire, c'est renoncer à la maya mystificatrice du lecteur, à la volubilité perfide, à la dénégation de Loki, pour la maya créatrice du mythe inouï qui s'invente. Lire, c'est avoir assez de muscles herculéens pour retourner le constat calmement désespéré de Deguy : c'est faire taire sa momie pour que parle le poème.

Et alors, dans ce retournement, voici qu'à l'embaumeur succède le Chaman, qui n'avait enlevé les entrailles que pour leur substituer des entrailles régénérées, revivifiées, aptes à la vie sur une terre recréée.

Lire est une technique de résurrection.

La momification, qui procède à l'ablation de tous les organes, donc de toutes les fonctions, du cœur-sentiment, du foie-ressentiment, de la cervelle-pensée, etc... aboutit à un lecteur qui ne redoute plus aucune attaque des *vers de la poésie*, un lecteur déjà immortel de son vivant. De cette renonciation notamment à la fonction de pensée, le lecteur-critique tire les ressources paradoxales de sa survie sans vie, ce qui faisait dire à Voltaire, trop léger pour prêter, à son habitude, attention à la profondeur de ses propos : « Les Égyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ? »

A la stupidité comme mode d'embaumement, la poésie oppose le chamanisme de l'intelligence : *il n'y a pas de poésie sans pensée*.

De quoi bleuit ou bleuoie majestueusement la cathédrale de Chartres, sinon de la pensée créatrice qui l'érigea ainsi rayonnante du dedans ? Encore faut-il trouver la petite porte du Nord, sans quoi ce n'est que le fer extérieur du vitrail que l'on contemple, le fer qui donne le tétanos et non la splendeur des rosaces. Le poète Rainer Maria Rilke, peut-être éconduit à force d'entêtement de sa propre poésie, ne mourut-il pas de la piqure d'une épine de rose ?

Faute de rechercher cette porte, le lecteur accuse tout dans le poème, sauf réception, il se constitue en trou noir pour la poésie. Mais ce qu'il aspire ainsi dans l'abîme de son évanescence, c'est tout astronéf de salut. Et la poésie, de géante rouge devient naine blanche, en une monstrueuse albédo de mort, parce que les momies sont par nature réfractaires à la nigrédo, au « soleil noir de la mélancolie », à cet obscurcissement de l'obscur qui est la porte du tao. La poésie est le miroir où s'aperçoit Méduse aussitôt médusée et pétrifiée.

Il reste au lecteur à se désidentifier de ce tas de cailloux et à dire devant chaque pierre : ceci n'est pas mon cœur. Ainsi ne tentera-t-il plus de lapider le poète avec ce qu'il a fait de ses mots ou de lui demander doucereusement de transformer les pierres en pains en une alchimie à rebours, où les blessures mortelles se devraient d'être, au comble d'un masochisme grandiose, supérieurement voluptueuses. Qu'on pardonne au poète : il ne mange pas de ce pain-là.

Ce qu'on accuse dans l'illisibilité de la poésie, c'est le refus de faire rimer Muse et Méduse, car ce qui fait sens dans la vie banale, c'est le sens de la mort. Aux idées noires dont se compose l'antipoésie de tout le monde, le poète oppose la noirceur salvatrice des idées qui recolore l'âme, pigment après pigment.

MICHEL DEGUY

Il y a dans votre méditation — si grave, si urgente, si perspicace — un certain *optimisme*. Celui par exemple qui croit savoir ménager une transition entre poésie et « lecteur¹ », comme si le retirement de la poésie dans ses livres pouvait être réparé par un livre paradoxal, hybride, qui rouvre accès à son inaccessibilité aggravée.

Il y a aussi en moi vous lisant quelqu'un qui demeure réticent à l'hyperbole de l'assimilation du poème aux hautes mathématiques (ce topo ducassien est à manipuler avec douceur), ou du pathos « tordu de douleur », voire au syncrétisme mythologique (se poserait ici la question de légitimité de l'ultime usage des mythes à servir la poésie, i.e. à fournir des comparants à la connaissance de soi de la poésie, à la *réflexion* de la poésie comme si la poésie était, hégéliennement, la vérité du mythologique).

Mais laissons cela ; courons à l'urgence. Ou : *Comment* (en) *sortir*. Bonne question. A quoi bon extraire l'impossible de toutes les possibilités pour nourrir un nihilisme définitivement emmurant !

Sortons donc, avec la question de l'*existence* de la poésie, et sur la place avec la lanterne en cherchant un lecteur (l'*Homme* s'appellerait aujourd'hui le *Lecteur*), en interpellant et agressant son inconscient ! Soit. Il faut se servir de la psychanalyse (je trouve très beaux, très saisissants, les passages où vous identifiez le calomniateur du poème qui « tente de lapider le poète avec ce qu'il a fait de ses mots » etc.).

Pourtant j'ai le sentiment qu'il manque un terme, un paramètre, à votre description. En général la phénoménologie est difficile parce que le phénomène se dérobe. La difficulté de ce qui est en cours, à mes yeux, tient au fait qu'il s'agit moins du « lecteur », cet *être* auquel vous vous adressez, qui n'existe plus, qui existe encore

1. Poète(s) et lecteur(s) sont du même côté par rapport à poésie. Le lecteur de poème et le poète ont affaire, à des degrés divers sans doute, à (la déception de) la poésie.

moins que le poète, si je puis dire — que du « public ». Mais ce terme est-il adéquat ? Comment appeler l'entité alibi destinataire collectif fantôme de l'Affaire Culturelle ? Le Consommateur ? Le con-sommateur... (con-sommé, con-sommant ; le Touriste, l'Assisté, l'Inemployé, l'oisif au sens tout moderne, sans otium, de l'être vidé de temps, l'être-sans-temporalité, l'extemporalisé... ?).

Le court-circuit poème lecteur que vous visez, que vous (re)suscitez, n'existe plus. Ce qui existe, c'est le medium-media ; la doxa culturelle, le on-sommateur. Et n'est-ce pas cette neuve entité que vous cherchez à profiler, écrivant : « De /la/ renonciation notamment à la fonction de pensée, le lecteur-critique (?) tire les ressources paradoxales de sa *survie sans vie /.../ » A la place* du « lecteur » (qui s'appelaient par exemple, *Montesquieu*, puisque nous lisons dans ses *Cahiers* : « pas une peine dans ma vie qu'une heure de lecture n'ait pu apaiser »), qu'y a-t-il ? Le même... moins son identité. Lecteur sans subjectivité, sans acte de lecture, sans culture au vieux sens, et que vous dites « momifié », « immortel de son vivant », etc. C'est, à la moderne, un être par prothèse ; un « répliquant » comme dit le dernier film d'Anticipation américain (L'anticipation consiste à identifier ce qui est advenu). L'être synthétique-prothétique, c'est cette énigme contemporaine que nous avons à explorer. Le paradoxe (ou peut-être : l'aporie), c'est que c'est encore par une *pensée* qui est aux prises avec l'être (telle est sa définition chez Heidegger) que nous voudrions comprendre, « traiter », un pseudo-être, du pareil au pas même... L'être en question n'est plus tout en prétendant être le même. Et s'il n'avait plus lieu ? Et s'il n'y avait plus d'avoir lieu de l'être ?

Le *culturel* révèle l'étendue de l'emprise, du désastre si vous préférez, de la technique ; c'est-à-dire de l'être par reproduction¹, de l'être par prothèse. Un exemple dans notre domaine : ce qui est neuf, c'est que la musique aujourd'hui passe par la *sono*, la *hifi*... comme si elle devait être amplifiée, *sonorisée*, techniquement « analysée et synthétisée », (re)produite pour *être entendue* ! Par où j'en viens à ce que je cherche à vous dire depuis le début au sujet de « l'audience de la poésie ». La poésie ne se fait pas (plus) entendre ; ce qu'on entend, c'est précisément sa plainte à ce sujet. Double question aussitôt :

1. Son imperceptibilité (sa non-réception) nous offre l'occasion de chercher son *essence insonore*, son n'être-pas-musique, si vous voulez ; son inaudibilité. (et sur ce chemin de pensée nous aggraverions encore l'inaccessibilité de la poésie, la difficulté du poème pour toute audition. Ce qui n'arrange pas les choses du point de vue de la « communication » avec les contemporains !)

2. De quoi nous devons distinguer le problème contemporain de la poésie « face au culturel » (béante et larguée ; avide et délaissée, etc.) : comment transposer (transporter) l'insonore dans le sonore moderne, dans l'*audiovisuel*, dans le bruit ? Est-ce que cette « adaptation » ce transport, (n')est (qu'un avatar de la question originnaire du transport du sens dans le sensible, de la « métaphoricité » donc constitutive de son essence, ou... quelque chose de tout à fait neuf ? C'est ainsi que la vogue actuelle du *reading* (à l'Ouest) ou du *meeting* (à l'Est), de la diction et de l'oralité de la poésie cherchant à tout prix à se faire écouter, recouvre confusément les deux traits que je viens de distinguer. Pour ce qui est de se faire adopter (adapter) par le culturel, s'il s'agit de cela, alors il faudrait une vocifération resynthétisée

1. Si le « principe des Indiscernables » leibnizien est une parole de la Métaphysique, alors le principe en cours que nous essayons de discerner serait celui de l'anti-monde (antimétaphysique ?) où nous subsistons : si *l'étant* technologique *est* en étant indéfiniment reproductible à l'identique. La technique est la production du « re », de l'indiscernable.

de la voix du poète pour que ça réussisse. Un dicta-phone où « le poète » parlerait et qui (re)produirait en *output* a) les lignes écrites sur un écran b) la voix « fidèlement amplifiée », ou é-bruitée, etc ; le malin qui va trouver ça pour son reading, cette reconstitution du poème avec ses propres constituants sonores pour accompagner électronico-acoustique, quelle chanson ça va faire !

Vous dites : « il n'y a pas de poésie sans pensée ». La tâche urgente de la poésie (« les preuves de l'existence » d'une chose, de la poésie par exemple, passent par l'essence, vous le savez) serait de rentrer dans sa (dé)fini-tion après les années, les décennies, où elle poursuivait son ex-termination. Par où se chercherait-elle, s'orienterait-elle vers soi ? Il me semble qu'il serait bon de reprendre sa double relation négative avec la pensée, avec la musique ; sa différence avec la pensée, sa différence avec la musique. La poésie n'est pas la pensée ; la poésie n'est pas la musique. Or pour dire cela même, nous savons ce paradoxe, elle se compare à la pensée, et elle se compare à la musique. Pour la première relation, Heidegger, par exemple, interprétant Hölderlin parle de l'intime et antagonique proximité de l'une à l'autre ; pour la seconde, c'est Verlaine, entre autres, qui en appelle à la musique « avant toute chose ». Ces deux n'être-pas qui sont des êtres-comme, comment s'articulent-ils ? Ces deux négations peuvent-elles être mises en relation ? Est-ce dire que la séparation abyssade (discontinuité sans solution) entre la pensée (différente de toute langue) et la musique (différente de tout sens) trouve en la poésie sa médiation ?

On ne peut se détourner simplement du culturel. Il a tout investi, c'est le nom de notre mode d'existence techno-logique. La contre-culture fut un des modes d'acculturation (!) de notre monde. Mais : comment détourner le culturel ; le retourner contre lui-même ? S'il est a) l'absolument prégnant b) et si radicalement aliénant que par lui la re-production syn-pro-thétique de l'avoir-été s'accomplit arrachant l'être à sa discernabilité (Leibniz) dans sa pseudo-identité, sa simulation, il faut, non s'en extraire (c'est impossible, il nous aura précédés partout), mais l'infiltrer, le déstabiliser, le retourner. Or la *restrictio mentalis* du désenchanté qui désenchante le colloque folklorico-poétique ou la manifestation culturelle en général est absolument insignifiante — je le sais d'expérience. Le « scandale surréaliste » qui feignait le compromis avec la « soirée », ou « l'exposition », ou la « conférence », pour y faire éclater soudain ses langues de feu, a été « récupéré »... Alors ?